



PIERRE HENTIC

**AGENT
DE
L'OMBRE**

MÉMOIRES 1941-1945

Éditions
de La Martinière

AGENT DE L'OMBRE

PIERRE HENTIC

AGENT DE L'OMBRE

Mémoires

Préface d'Alya Aglan

Éditions de La Martinière

Cahier photos : © Collection Pierre Hentic, sauf mention contraire.

ISBN : 978-2-7324-5790-1

© 2009, Éditions Maho
© 2012, Éditions de La Martinière,
une marque de La Martinière Groupe, Paris, France
Connectez-vous sur :
www.lamartinieregroupe.com
Dépôt légal : octobre 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Philip Keun,

À tous mes camarades,
soldats de l'ombre assassinés

*Il y a un homme à présent debout, un homme dans un champ de
seigle, un champ pareil à un chœur mitraillé, un champ sauvé.*

René Char,
poète et résistant

Préface

En lisant les *Mémoires* de Pierre Hentic, textes rédigés tout au long de sa vie et rassemblés par ses proches, une foule de souvenirs m'est revenue. J'étais allée le voir à la Grande-Motte, en mars 1991, alors que j'étudiais l'histoire du réseau Jade-Fitzroy. La chaîne des survivants du réseau, Mme Tournon, épouse de Georges Tournon, liquidateur de l'organisation et dernier responsable de l'ultime reconstitution du réseau, Gilberte Champion, l'une des premières recrues, Alain Bussard, Joseph Campana, Jacques Bon, le professeur Jean Bernard, Guy Saunier, Gisèle Pierre, Jean Lemoine, Fernand Mercier, Denise Lamirault, le professeur René Rémond, m'avaient permis de retisser une toile dans laquelle Pierre Hentic tenait une place déterminante bien qu'il ne les ait pas tous connus dans le cloisonnement de la clandestinité et le morcellement de la chronologie des événements.

Il avait conservé le charme athlétique de sa jeunesse malgré une vie envahie par tant de guerres et entièrement tournée vers les autres. En me raccompagnant à l'aéroport de Nice, il n'avait pas craint de doubler, sur la bande d'arrêt d'urgence de la voie opposée, la longue file de voitures qui risquait de me faire rater l'avion du retour. Il était redevenu, l'espace d'un instant, l'intrépide Maho et ce seul geste accréditait parfaitement à mes yeux, si besoin en était, les longs récits de ses années de guerre. Il n'avait peur de rien. Il était né en même temps que cette « grande lueur à l'Est » et avait traversé presque un siècle de conflits meurtriers, enchaînant la Seconde Guerre mondiale, la guerre d'Indochine et la guerre d'Algérie. « Je me retrouvai à seize ans seul au monde », dit-il dans son livre. Au-delà d'un parcours personnel où la solitude originelle le dispute aux fortes amitiés, son engagement intéresse l'historien.

Dans les pages qui suivent se lit le désarroi d'une génération confrontée à la violence de choix existentiels d'une gravité sans précédent. Comme le disait si bien l'historien Philippe Ariès, l'année 1940 doit être classée parmi les « faits monumentaux », moment de l'irruption de l'histoire dans la vie privée des individus brutalement projetés dans l'histoire collective. Depuis, plus aucune existence ne peut être coupée de celle des autres et vécue dans le confort des traditions familiales, religieuses, politiques ou sociales, à l'abri des événements de la grande Histoire. Dans le récit de Maho, la quête du collectif est une constante, parmi les pupilles de la Marine, parmi les camarades des Jeunesses communistes, au service militaire au 27^e bataillon de chasseurs alpins, au club d'aviron d'Annecy, parmi les éclaireurs-skieurs, pendant la campagne de Norvège, dans le réseau Jade-Fitzroy aussi. Là, les barrières sociales, politiques ou mentales volent en éclats pour laisser place à des caractères, des tempéraments, des traits humains ou inhumains. La Résistance a permis aux hommes un accès à l'histoire en déjouant ce qui se présentait comme un destin inéluctable, la défaite puis l'Occupation. Son histoire démontre qu'il existe une part irrépressible de liberté humaine si la volonté de quelques-uns s'en mêle.

À l'origine de Jade-Fitzroy, l'un des réseaux de l'Intelligence Service en France, se trouvent trois personnes : Claude Lamirault, Denise Lamirault et Pierre Hentic. La guerre clandestine qui débute est une guerre contre la barbarie nazie et une révolte contre les compromissions de Vichy. Agent du réseau puis chef des opérations aériennes et maritimes qui a gagné l'indépendance des liaisons avec Londres, Maho a mené une guerre physique, quotidienne, aux accents parfois titanesques, à coup sûr éprouvante contre les éléments déchaînés, l'air, la mer, la terre, le feu. Les résultats en sont à la fois immenses et ténus.

Ce témoignage livre le doute, l'angoisse, les frustrations, les défaillances du monde résistant, ses errements et ses attentes irraisonnées aussi. Cette micro-contre-société qui émerge est régie par le code de l'honneur, la hiérarchie qui s'impose est celle du courage.

Au fond de l'histoire, disait Lucien Febvre, il y a des sentiments. La Résistance de Maho se confond avec une suite de rencontres et d'amitiés

tissant des liens d'homme à homme par affinités électives. Elle dit aussi l'importance de l'environnement social des résistants. Autour de ses compagnons de combat, protagonistes de cette histoire, s'affairent les ombres de tous ceux et celles qui surgissent pour venir en aide au moment opportun puis se retirent. Dans les réseaux, des familles entières sont impliquées, des camarades du 27^e bataillon de chasseurs alpins mais également des rencontres fugaces et pourtant décisives mues par l'instinct plus que par la raison. La confiance en est le maître mot, avec un même horizon, la mort. La mort déjouée, retardée, affrontée ou subie, y est omniprésente. Le récit de Maho décrit la tension permanente de la vie clandestine dont la fragilité est extrême. Le moteur en est une constante anticipation sur l'événement futur.

« C'est toujours la même chose ! Nous n'y faisons plus attention. Quand les vraies nouvelles nous parviennent, que la prise d'une ville est confirmée, nous sommes tous déçus car depuis un mois ou deux, une fausse nouvelle nous avait déjà fait part de ce "succès" », écrit-il.

La tranquillité est bannie du mode de vie clandestin même quand l'horizon semble se rétrécir entre les murs d'une prison, dans l'enfer des camps de concentration. La foi dans l'avenir était la condition de survie.

Alya Aglan¹

1. Spécialiste de la Résistance et notamment du réseau Jade-Fitzroy. Professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris-1 (Panthéon-Sorbonne).

Genèse d'une guerre

1

L'amour paternel

Le 2 avril 1917, je fus déclaré au bureau de l'état civil du 20^e arrondissement de Paris, fils d'Anne-Marie Hendic et de père inconnu. Le secrétaire de mairie, anticipant sans doute sur ma vie de clandestin, fit une faute à mon nom, et je vécus donc une dizaine d'années sous le nom de Hendic. Je n'ai aucun souvenir de ma prime enfance, ballotté d'une nourrice rémunérée à l'autre. Aucun fait saillant n'a marqué ma mémoire. Ma mère, employée de maison – on disait « bonne à tout faire » –, avait quitté sa Bretagne natale pour cacher l'enfant illégitime, payant lourdement ce qu'on appelait sa « faute ». Employée à Paris, logée sommairement chez ses patrons, elle avait peu de loisirs pour s'occuper de moi. Elle laissait l'essentiel d'un maigre salaire aux nourrices plus ou moins consciencieuses, dont elle dut plusieurs fois se séparer, jugeant mon état sanitaire très compromis par le manque de soins. Elle me raconta avoir découvert sur mon corps quelques plaies suspectes dont j'ai gardé longtemps les marques. Il est difficile d'imaginer ce que la pauvre femme eut à subir pendant cette période. Elle le fit courageusement, me donnant toujours l'impression d'être heureuse et gaie. Vers l'âge de six ans, mes premiers souvenirs s'attachent à une pension d'internat dans un collège confessionnel dont je fus exclu pour mauvaise conduite vis-à-vis de mes camarades... Sans doute n'avais-je eu pour comportement que celui qui m'avait été appliqué jusque-là.

Je fus alors interne à Saint-Nicolas d'Issy-les-Moulineaux, collège réputé sévère, qui faisait marcher les élèves à la baguette – au propre et au figuré, j'en portais souvent les traces sur mes fesses meurtries. L'uniforme était de rigueur avec casquette de type militaire. Les régimes alimentaires variaient en fonction du prix de pension, créant un curieux sens de l'égalité, qui se

répercutait souvent sur le comportement des enseignants. Pour ces professeurs, dits « des écoles chrétiennes », la considération était trop souvent proportionnelle au pouvoir d'achat. J'étais terrorisé par un « professeur d'écriture » au visage de brute qui se glissait derrière les élèves et dont la redoutable présence les paralysait. À la moindre faute, il giflait à toute volée sa malheureuse victime sans qu'elle puisse se protéger. J'étais alors en classe de 10^e A (CE1) et je sortis de Saint-Nicolas en me jurant :

« Quand je serai grand, je mettrai le feu à cet établissement et, s'il est encore là, je corrigerai férocement le professeur d'écriture. »

De cette période, je n'ai gardé que de mauvais souvenirs parsemés de quelques rares bons moments de fête foraine et manèges où m'emmenait ma mère quand ses jours de congés correspondaient aux miens, si je n'étais pas consigné. C'est à peu près à cette époque que je demandai à ma mère où était ce père que je ne voyais jamais. Maman me répondit :

« Il est mort, il a été tué à la guerre. »

Pour moi, à dix ans, la mort n'avait pas grande signification, je ne fus pas troublé outre mesure et ce que me disait ma mère ne pouvait être que vrai.

C'est durant cette année 1927 que l'aviateur Charles Lindbergh traversa l'Atlantique : l'exploit fut si important qu'il franchit les murs de cette prison qu'était Saint-Nicolas.

Je me souviens aussi avoir été marqué par la mort de Clem Sohn, un parachutiste américain, lors d'un meeting à Vincennes. Après avoir plané grâce à des ailes de son invention, il s'écrasa sans que son parachute, emmêlé aux ailes, ne s'ouvre. J'assistai à sa chute. J'ignorais alors que j'allais connaître une longue carrière de parachutiste.

Puis les vacances arrivèrent. Ma mère travaillait alors à Paris pour la comtesse Costa de Beauregard et son époux, qui vinrent passer les vacances d'été dans leur château à Chissay dans le Loir-et-Cher, à trois ou quatre kilomètres de Chenonceau. Appréciant les services de ma mère, qui assurait la fonction de cuisinière, ils l'emmenèrent et je les suivis.

C'est alors que je découvris la joie de vivre, la liberté, la compagnie de braves gens, les bêtes, les bois, les ruisseaux et rivières, les oiseaux, les animaux de la ferme. Ce ne sont que des images heureuses qui s'inscrivent dans ma mémoire et c'est là, et seulement à partir de cette période, que je commençai à vivre.

Les vacances terminées, il fallait rentrer à Paris, ce à quoi je me refusai farouchement. Ma mère, ayant appris que quelques familles pouvaient recevoir des enfants en pension, me confia aux Simon, honorablement connus à Chissay. Pour la première fois, j'entrai dans une école laïque que dirigeait seul M. Mayet, un bon instituteur issu du terroir tourangeau.

La famille Simon se composait de six membres : le père Hippolyte, la mère Félicie, la grand-mère et les enfants : Raymond, Gilberte, Marie.

Hippolyte Simon avait hérité de la ferme paternelle mais n'était visiblement pas fait pour une exploitation agricole et ses affaires avaient périclité rapidement. L'écurie était exempte de chevaux et de bétail, le grenier vide de foin. J'avais assisté au passage de la machine à vapeur pour le battage de la dernière récolte de blé dans la cour du père Simon. Quelques poules assez maigres picoraient sur un tas de fumier, deux chèvres fournissaient un peu de lait et quelques lapins étaient sacrifiés les jours de fête. Les autres jours, les menus étaient spartiates, à la limite de l'indispensable. J'appris vite, de la bouche des garnements du voisinage, le couplet évoquant les malheurs d'Hippolyte :

*Du temps du père Simon,
On mangeait du jambon,
Pour Hippolyte, le jambon est trop cher,
Alors, on mange des pommes de terre !*

Qu'importait pour moi ! Je découvrais la liberté et puis il y avait la saison des fruits, raisins, pommes, poires, cerises, noix, nèfles où l'on pouvait se servir à satiété sans encourir les foudres des propriétaires auxquels nous rendions de menus services dans leurs travaux agricoles. Il y avait les cueillettes dans les bois, sur les haies, mûres, framboises, noisettes, fraises, prunelles. Il y avait aussi la pêche à la ligne, car à cette époque le Cher, qui coulait ses eaux claires sous le pont suspendu, regorgeait de goujons et d'ablettes, délicieuses en fritures. L'hiver, des cordées faites de nœuds à coulisse en crin de cheval piégeaient moineaux et alouettes qui offraient de succulentes brochettes sur feu de cheminée.

C'était l'époque du progrès dont on s'extasiait dans ma campagne, la fée électricité pénétrait tout doucement dans les villages campagnards : à Chissay, elle ne touchait encore que quelques privilégiés. Chez le père Simon, on s'éclairait à la chandelle, lampe à pétrole et feu de cheminée... quand il y avait du bois. On tirait l'eau d'un puits à l'aide d'une chaîne grinçante qui s'enroulait sur un cylindre de bois grâce à une manivelle. L'hygiène était sommaire, les ablutions se limitaient la plupart du temps au « débarbouillage » dans une cuvette d'eau. Le dimanche, avant d'aller à la messe, on se savonnait parfois dans la lessiveuse quand la température extérieure n'était pas trop rigoureuse. En semaine, revêtus d'un sarrau noir et sabots de bois aux pieds, nous filions à l'école. Le dimanche, la tenue était plus soignée, le pantalon remplaçait parfois la culotte courte, les galoches de cuir à semelles de bois se substituaient aux sabots.

M'étant montré bon élève au catéchisme qu'enseignait l'abbé Bertin, je fus recruté comme enfant de chœur pour les offices du dimanche, puis ayant consciencieusement appris mes cantiques et prières en latin, je fus rapidement nommé premier enfant de chœur, autrement dit je me tenais à droite du prêtre et l'assistais dans les gestes rituels, ce dont je n'étais pas peu fier. Cela avait provoqué quelques jalousies parmi les ouailles bien pensantes de la paroisse, qui considéraient qu'il était inconvenant qu'un petit « je ne sais quoi venant d'on ne sait où » soit promu premier enfant de chœur. Jusqu'au jour d'une grande messe...

C'était la période de Pâques. Après l'élévation, j'avais ponctué les gestes rituels du prêtre par le tintement de la clochette dorée à quatre grelots et quittais les marches du sanctuaire à reculons, quand je me pris les pieds dans ma longue soutane rouge aux surplis blancs et m'affalai en lâchant la précieuse clochette dans un vacarme sacrilège, répercuté par les voûtes de l'église. Consternation générale, plus ou moins sincère. Les garçons et filles, groupés de part et d'autre de la nef, pouffaient de rire en se cachant le visage derrière leur livre de cantiques.

L'office prit fin dans une atmosphère de malaise. Je m'attendais au pire en suivant le prêtre qui regagnait la sacristie, et j'invoquai le pardon de l'abbé Bertin en pleurant. C'est alors qu'il m'attira doucement vers lui, essuya mes larmes et me donna sa bénédiction puis, me poussant doucement vers la nef, il me dit :

« Va, mon fils, c'est un grand jour de fête aujourd'hui, il faut faire sonner les cloches très fort. »

Je lui répondis avec ferveur :

« Oui, mon père. »

Ce mot venait de prendre pour moi toute sa signification, me révélant ce que devait être l'amour paternel.

C'est aussi à Chissay, à l'école communale, que j'appris avec notre instituteur laïc ce qu'était le pays, la patrie, les droits et les devoirs d'un citoyen. Bon républicain, M. Mayet n'en demeurait pas moins respectueux des options politiques ou religieuses de chacun. Il savait parler avec pondération des problèmes les plus épineux de l'histoire de France, notamment de la Révolution française, indestructible pierre d'achoppement des grands courants philosophiques de l'époque. Chissay en était le parfait symbole. La population était séparée en deux factions à peu près égales en nombre : les « Blancs » et les « Rouges », ceux qui allaient à la messe et ceux qui n'y allaient pas. Néanmoins, le dimanche, les femmes des Rouges allaient pour la plupart à la messe alors que les hommes les attendaient au café en prenant l'apéritif et en jouant aux cartes.

Pourtant, le jour de la Saint-Saturnin, patron des vigneron et du village, grand jour de ferveur et d'agapes, quelques Rouges se glissaient au fond de l'église pour la bénédiction. Un banquet annuel réunissait les anticléricaux dans les locaux de l'école avec l'accord du maire, M. Péret, un Rouge que l'on disait « déteint ». Ces agapes, comme dans toutes les fêtes, familiales ou politiques, se terminaient par un tour de chant. Émerveillé, j'enrichissais mon répertoire musical dans le registre des Rouges comme dans celui des Blancs.

2

Les pupilles de la Marine

Pour un jeune nanti du certificat d'études primaires (CEP), l'horizon à Chissay, en Touraine, est limité à celui de garçon de ferme, à moins d'être fils de propriétaire agriculteur. Il y a bien quelques possibilités au chef-lieu de canton, à Montrichard, mais très limitées. Mon ami Riau a trouvé un travail d'apprenti dans un petit atelier de réparation de vélos et motos où quelques rares automobiles – dont le démarrage se fait encore à grands coups de manivelle – ont fait leur apparition, à l'aube d'une grande nouveauté, la conduite intérieure. Mais, là aussi, une recommandation ou une relation de famille favorise l'introduction dans la vie active. Ce sésame me manque, alors j'interroge souvent le *Petit Larousse* que Mme Mayet, la femme de l'instituteur, m'a offert généreusement pour l'obtention de mon CEP.

Ce *Petit Larousse*, je lui dois une longue carrière, qui me mena sur des sentiers bordés de buissons épineux, de prés fleuris, rivières et grands lacs, dans des plaines et massifs enneigés, des mers chaudes ombragées de cocotiers, où partout des hommes s'affrontent, s'aiment, se haïssent, s'exterminent au nom du droit et de la raison.

Une longue carrière sur un sentier inexorablement tracé, un destin qui se confond avec le xx^e siècle. Quelle étoile, plaçant ma naissance en 1917, au moment de la révolution marxiste russe qui allait avoir une emprise quasi mondiale sur le siècle, me fit acteur des affrontements qui en découlèrent, puis témoin de son effondrement et du trouble actuel de l'économie mondiale, dont les nuages lourds d'orage s'accumulent à tous les points de l'horizon ?

Ce jour-là, j'ouvris, au hasard des pages, le *Petit Larousse* à la rubrique « Écoles » et tombai en arrêt devant le titre « École des pupilles de la Marine ».

Conditions : avoir treize ans et le certificat d'études. Préparation à l'École

des apprentis marins et concours pour l'École de maistrance (troisième année).

Je décidai de poser ma candidature après consentement de ma mère. Visite médicale obligatoire au centre de recrutement de Tours, chef-lieu de l'Indre-et-Loire. J'avais, pour cette visite, pris exceptionnellement un bain dans la lessiveuse familiale. Revêtu de ma tenue du dimanche et accompagné de Raymond, le fils de famille, je fus présenté au service médical et, bien qu'un peu maigrichon, fus déclaré « bon pour l'engagement ».

En cet automne 1930, la Bretagne venait de subir l'une des plus terribles tempêtes d'équinoxe, où pas moins d'une centaine de petits bateaux de pêche avaient disparu corps et biens au large des côtes. C'est dans cette atmosphère de deuil national – particulièrement marquante à l'École des pupilles de la Marine, située près de Brest à La Villeneuve-en-Guilers – que je fus incorporé début octobre.

Le contingent des recrues de 1930 ne correspondait pas totalement à l'appellation de « pupilles de la Marine » ou « pupilles de guerre ». Bien que tous soient nés dans l'année 1917-1918, tous n'étaient pas orphelins « de guerre ». L'hécatombe de la guerre et l'absence de millions d'hommes de leur foyer avaient engendré une importante chute de la natalité : c'est ce que l'on appela plus tard les « classes creuses ». L'année de mon incorporation, il n'y avait pas assez d'orphelins « de guerre » ; pour compléter l'effectif, un certain nombre d'enfants étaient entrés comme « orphelins », sans autres qualificatifs ; j'étais de ceux-là mais l'ignorais encore...

L'école au complet comptait cinq cents élèves répartis sur trois années d'études. Chaque année, trois cents recrues rentraient à La Villeneuve, dont seulement cent cinquante restaient en deuxième année, puis cinquante seulement poursuivaient en troisième année pour préparer le concours de l'École de maistrance. Les autres étaient envoyés sur les navires-école l'*Armorique* et le *Magellan* puis, à seize ans, dirigés vers une école de spécialités : gabiers, timoniers, mécaniciens, secrétaires fusiliers marins... En fin de troisième année, les cinquante rescapés affrontaient le concours d'entrée à Maistrance avec 92 à 96 % de réussite. Sortis seconds maîtres après deux années d'application, ils étaient, pour les meilleurs, destinés à

